

## Compte rendu par Abraham Kardiner de son analyse didactique chez Freud

Kardiner, A. (1977) *My analysis with Freud*. New York : Norton and Co.

Trad., *Mon analyse avec Freud*. Belfond, 1978, 186 p.

Extrait : p 101-108

p. 101

Au début de mars, Freud me dit un jour que mon analyse se terminerait le 1<sup>er</sup> avril. J'en fus terriblement troublé et protestais véhémentement, mais Freud fut inébranlable. Et je fus encore plus bouleversé quand il me rappela qu'au tout début, dans sa lettre, il avait fixé la durée à six mois. Je ne l'avais pas oublié : je ne l'avais jamais lu vraiment. Je ne l'avais pas enregistré.

Entre-temps j'appris que Frink devait revenir à Vienne pour reprendre son analyse et cela me gênait. J'avais compté sur lui pour m'introduire à New York et me lancer dans ma nouvelle carrière. J'en touchais un mot à Freud qui me répondit : "Vous avez dit un jour que l'analyse ne pouvait faire de mal à personne. Eh bien, laissez-moi vous montrer quelque chose." Il me sortit deux photographies. "Celle-ci représente Frink avant son analyse, et celle-là a été prise après un an d'analyse." Sur la première photographie, Frink ressemblait à l'homme que j'avais connu. Sur la seconde, il avait un air hagard, il était décharné et accusait vingt ans de plus. Ce que Freud et moi ne savions pas à l'époque, c'est que ce changement radical avait des causes tout autres que l'analyse.

p. 102

Mon analyse se termina le 1<sup>er</sup> avril 1922. Je me sentais mal, je n'avais pas envie d'arrêter, et d'une certaine façon, j'en éprouvais du ressentiment. Je demandai à Freud de me donner une photographie dédicacée, ce qu'il fit. Il écrivit en allemand : Au Dr Kardiner, en amical souvenir de son séjour à Vienne — Freud. Le reste de l'heure se passa à bavarder — je ne peux pas me souvenir de quoi — mais, au moment où je me retirais, il me dit : "Je vous souhaite bien des choses et j'espère que vous aurez un jour la chance de faire un bon mariage", et pour finir : "Un jour vous serez un homme riche." Je ne sais toujours pas pourquoi il ajouta cela. Je m'étais attendu à ce qu'il fasse quelque commentaire sur mon analyse, en espérant, bien sûr, qu'il aurait des merveilles à en dire. Je comptais à tout le moins qu'il en tirerait quelques conclusions, et qu'il en ferait, d'une manière ou d'une autre, un résumé. Il n'en fut rien. Quand je le revis au cours de l'été 1927, il m'accueillit pourtant en me disant : "Ah, Herr Doktor, Sie haben was von ihre Analyse gelernt."<sup>1</sup> C'est-à-dire : "Vous avez vraiment appris quelque chose de votre analyse."

p. 103

Cette remarque, à l'époque, ne me surprit pas tellement car, à mon retour à New York en 1922, Frink m'annonça qu'il avait reçu plusieurs lettres de Freud et qu'à en juger par ce qu'il écrivait, il était très content. Frink me montra un passage d'une lettre reçue après la fin de mon analyse. Elle disait : "L'analyse de Kardiner est terminée, elle est parfaite. Il devrait faire une grande carrière." Inutile de dire le plaisir que j'éprouvai à me l'entendre dire mais j'aurais préféré que Freud me l'exprime de vive voix au moment de nous séparer.

Pour ce qui est d'évaluer les talents de Freud en tant qu'analyste, j'étais à l'époque beaucoup trop près de cette expérience pour pouvoir apprécier ce qui s'était passé. J'ai demandé un

---

<sup>1</sup> En allemand dans le texte.

jour à Freud comment il se voyait comme analyste. “Je suis content que vous me posiez la question parce que, à dire les choses franchement, les problèmes thérapeutiques ne m'intéressent pas beaucoup. Je suis à présent beaucoup trop impatient. Je souffre d'un certain nombre de handicaps qui m'empêchent d'être un grand analyste. Entre autres, je suis beaucoup trop un père <sup>2</sup>. Deuxièmement, je m'occupe tout le temps de théorie,

p. 104

je m'en occupe beaucoup trop, si bien que les occasions qui se présentent me servent plus à travailler ma propre théorie qu'à faire attention aux questions de thérapie. Troisièmement je n'ai pas la patience de garder les gens longtemps. Je me fatigue d'eux et je préfère étendre mon influence” — c'est sans doute pourquoi il a gardé tant de gens si peu de temps.

Il m'apparaissait très clairement que les grandes lignes de mon analyse s'organisaient autour du complexe d'Œdipe. Une part considérable du temps avait été consacrée à des mises au point sur ce sujet. Mais il est très important de remarquer que Freud ne s'était pas servi de la théorie de la libido. Il n'avait pas parlé d'érotisme anal sauf en passant ; on en avait discuté un peu à propos de certains rêves que j'avais faits vers la fin de l'analyse, mais Freud ne

p. 105

l'utilisa guère pour organiser la structure névrotique générale de mon cas. En d'autres termes, mon analyse s'était faite autour du complexe d'Œdipe, par le syndrome de dépendance qui en dérive, et par l'homosexualité inconsciente qui est l'une des manières — ç'avait été la mienne — de résorber un dénouement défectueux dudit complexe.

Pourtant, comme on a pu le voir par les quelques exemples que j'ai donnés, ses interprétations de rêves étaient brillantes, et il montrait également une grande intuition pour interpréter les associations libres.

Freud entraînait régulièrement en fureur quand je lui disais que la psychanalyse ne pouvait pas faire de mal. Il disait : “Quand vous dites ça, c'est comme si vous disiez qu'elle ne peut pas faire de bien. Car, si vous ne pouvez pas faire de mal, comment pouvez-vous faire du bien ?” Il pouvait cependant parler de la psychanalyse — ainsi que de beaucoup d'autres choses — avec humour et même irrévérence.

Monroe Meyer et moi discutons un jour avec Freud du suicide de deux analystes à Vienne. Ses yeux pétillaient de malice pour nous dire : “Eh bien, le jour n'est pas loin où l'on considérera la psychanalyse comme une cause légitime de décès.”

Il éprouvait de grandes craintes pour l'avenir de la psychanalyse. Il croyait qu'elle s'effondrerait car elle apparaîtrait avec le recul de l'histoire comme une “science juive”. Il

---

<sup>2</sup> Il est intéressant de voir que Freud n'hésitait pas à parler de son propre désir en analyse. (Il s'agit ici de quelque chose de différent du *Gegenübertragung* : contre-transfert.) On pense à cette autre remarque rapportée par Hilda Doolittle (dans son livre *Visage de Freud*, Denoël, p. 65) : “Et... il faut que je vous dise (vous avez été franche avec moi, je le serai donc avec vous), je n'aime pas être la mère dans un transfert. Cela me surprend et me choque toujours un peu.”

En 1895, Freud indique déjà la nécessité pour lui d'éprouver “une grande sympathie pour les malades qu'il traite” (*persönliche Teilnahme für den Kranken*) et marque du même coup l'importance du désir de l'analyste dans la dialectique de la cure (*Etudes sur l'hystérie*, p. 213, G.W. I, p. 264).

On peut certes opposer cette pensée “des débuts” (reprise pourtant en 1913, G.W. VIII, p. 473-474) à des considérations ultérieures au sujet de l'attitude de l'analyste (pas de la *neutralité* : ce terme ne vient pas de Freud).

Remarquons toutefois qu'il ne trouve pas de “meilleure comparaison” pour caractériser cette attitude analytique que le détachement du *chirurgien* en train d'opérer (G.W. VIII, p. 380-381). Cette métaphore chirurgicale revient plusieurs fois sous la plume de Freud (G.W. VIII, p. 57 ; G.W. X, p. 112 ; G.W. XII, p. 186) et n'est peut-être pas sans rapport avec l'indication que nous fournit Kardiner.

n'aimait pas cette idée. Il ajoutait que cela le préoccupait et qu'il ne voyait pas comment y remédier étant donné que la plupart des gens qui s'y intéressaient étaient eux-mêmes juifs. Ce qu'il craignait se réalisa en partie, mais, comble d'ironie, ce fut Jung qui, dans un journal suisse de psychanalyse, l'intitula "science juive".

Une grande partie de mon analyse se passa en petits bavardages, nous parlions de mes collègues et Freud, à l'occasion, y allait de son petit ragot <sup>3</sup>. Ainsi il était franchement hostile à Oberndorf parce qu'il faisait preuve de scepticisme et d'indocilité quand on lui proposait une interprétation. Il me parla par ailleurs d'Alfred Adler, de Stekel et de bien d'autres.

Il disait d'Adler qu'il était trop orgueilleux pour vivre dans l'ombre du géant — entendez Freud. Il essayait ainsi de minimiser l'introduction en théorie psychanalytique des concepts adleriens de protestation virile, de sentiment d'infériorité et de sens de l'identité. Il s'était néanmoins servi de la notion de protestation virile pour interpréter le rêve de commerce sexuel avec ma belle-mère. Jung était le seul dont il ne disait pas un mot. Il s'y refusait parce que cela lui était trop pénible tant sur le plan personnel que sur le plan scientifique.

Nous eûmes beaucoup d'échanges personnels au cours de ces heures passées ensemble. Je l'aimais énormément. C'était un être aimable et attachant, un homme charmant, plein d'esprit et d'érudition. A le voir dans son cabinet, on n'aurait jamais pu deviner quel esprit gigantesque l'animait, tant son comportement restait simple et modeste.

Maintes fois au cours de mon analyse, je lui ai dit : "Je n'arrive pas à concilier l'image que j'ai de vous ici dans cette pièce avec celle de l'homme qui a écrit tous ces livres magnifiques."

A quoi il répondait : "Nul n'est un grand homme pour son valet de chambre."

Mais, en plus de cette extraordinaire perspicacité et d'une largeur de vue peu commune, on sentait quelqu'un qui avait sous son contrôle un mouvement considérable. Cet aspect était particulièrement sensible en public ; il me sautait aux yeux lors des réunions de la Société de Psychanalyse de Vienne : Freud y était comme un géant chez les Pygmées. Et je dois dire qu'à part lui je n'ai jamais rencontré, de toute ma carrière dans le mouvement psychanalytique, quelqu'un que je qualifierais de génie. Les erreurs qu'il a pu faire ne remettent pas en question la largeur de ses vues ni la maîtrise avec laquelle cet homme nous a conduits : il ne nous a peut-être pas donné la Terre promise, il nous l'a sûrement fait voir.

Je crois qu'il était pleinement conscient de sa notoriété et de son importance, mais, quand on lui demandait s'il se croyait un grand homme, il répondait toujours avec modestie : "Je ne pense pas, mais j'ai fait une grande découverte."

---

<sup>3</sup> Cf. Hilda Doolittle, *Visage de Freud*, p. 66. La poétesse nous rapporte un jugement de Freud sur Havelock Ellis. Cependant sa narration laisse supposer que cette digression trouvait sa fonction dans l'analyse. A une critique de Hilda Doolittle concernant le Dr Ellis, le "Professeur" répond : "Il enregistre tellement de choses bizarres que font les gens, mais il ne semble jamais chercher pourquoi ils les font. Vous voyez, je ne le suis guère, et j'ai toujours pensé qu'il y avait quelque chose d'insuffisamment mûr dans sa *Psychology of Sex*. »

On pourrait citer à plaisir ces occasions où Freud profite avec beaucoup de souplesse du discours de l'analysé, en lui répondant sur son terrain.

Quoi qu'il en soit, cela nous montre au moins que pour lui la technique de l'analyste n'exclut pas, bien au contraire, ce qu'il nomme le "tact" (G.W. VIII, p. 124).

Enfin, que Freud, par ces sortes de réflexions, n'ait pas craint de montrer quelque chose de l'ordre de son désir à lui, pourrait constituer en soi un fait digne d'intérêt.